Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 51

Artikel: L'habit et le moine : histoire pour Noël
Autor: Chappaz, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217641

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

60me ANNEE — N° 51. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 23 décembre 1922.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LO PAN DAI Z'ALLEMANDS

N'è pas po dere, mâ, ie paraît, topara, qu'on sè nourrè bin mî per tzi no, que tzi lè Schtaufifre. Quazu tî no dzouveno qu'an fè quauquè z'annaïes dein l'Emmetat, aoubin dein lo Brelan, racontant que dein clliau paï, à dédjonna, à midzo, à soupa, lè coumè dit la tzanson : « Tuchur des bommes de terre » et, quand ie sant boulâté, faut encora bin tzoulhi dè ne pas gâta cî bon goût avoué daou froumadzo. Ne su pas mau l'ébahia, se lâi a tant d'Allemands dein noutron biau canton dè Vaud, et que s'eingraissant me n'ami, encora pe rido que lè caïon nâ. Eh ! bin, vâ, lè dinse, lè Tutche vo s'eingaumant dè truffè et de schnetz, po poai vèdre mé dè granna et ne mettant que dè sat en quatôze lo pan et la tzai su la tablia, po rappèla que cè sè medze assebin.

Mâ tot cè n'è rè, rappo à l'affère qu'è arrivaïe à cè pouro Luvi, lo valet aou grand Muïon. Quand l'ait coumeniï, sè père zet mère s'étiont de : « Vâique, no sè encora praou d'attaque po tiultîva noûtron petit domaine ; noûtron fe n'è pas destra illumina, no faut l'einvoulhi dein la Suisse allemanda, cè lo dégroumelhiéra on pou, et quand, a son reto, lè dzein lo vairont talmatzi avoué lè iaia dè pè chautre, lè cè que no fara honneu ! et pu totè lè felhiè dè bouna maison vant lo reluquâ. »

Dinse de, dinse fe. On pou dè préparachon et lo Luvi partessâi po Bupelitz, îô peinsavè bin trovâ onna pliècе tot dè siute, câ son père, qu'îrè praou retret, ne l'avâi pas eincombra dè mounïa. Mafâi, l'affère n'è pas z'allaïe tota soletta. Noutron cô avâi roûda, roûda sein rètrova, sèbin que se n'ardzè étâi vïa et que là fam coumeincîvè à lou tenailhi. Ie pétavè minço. Dein ci l'état l'arrevè dein on veladzo reteri, îô tot lo mondo ne devesavè que dè la man gautze tandis que li n'ein pouavè pas dere on mot.

Fôce lâi fut dè s'esprima pè signe. Adan, ie sè fourè lè dâ dein la gâula, déminè sè potè ein fasein : hi han, hi han ! po montrâ que l'avâi fam. Mâ, lo diablio mè bourlâ, se lè dzè ne compreignant pas que ci pouro valotet avâi mau âi dè, et coumè coumeincivè à pliora, on gailla qu'ein avâi pedî, l'eimpougne et l'einfatè tzi on dentistre, ein recoumèdè aou maitiau de fère vito, câ, vu lè manarè que ci fasâi devessai rudo suffri. Lo pouro Luvi eut biau sè défeèdre, on sè crâi que lè la douleû. Assebin, lo maidzo lo liettè-te su la grossa chaula et tè lâi dô totès lès dès qu'èrant on pou pequaïè...

Aprî ci l'aventure, noûtron gailla ne fâ ni ion, ni doû, ie s'ein revint tot d'onna teria tzi leu, et quand son père l'âi dit, tot ébahi : « Ah ! tè revaitzé dza ?... » lo Luvi lâi repond ein colère : « Ouai, ouai, alla lâi dein vôutra Suisse allemanda, faut vaire coumè lâi fa biau : quand on lau démandé daou pan, ie vo trrrèsaut lè dès !... »

Emile Dt.

UNE BONNE LEÇON

On sait qu'après la mort d'Henri IV, toute la cour se liguait contre Sully, car elle ne lui pardonnait pas d'avoir eu tant d'influence. Le grand ministre se retira de la vie politique et vécut dès lors dans une profonde retraite.

Un jour, cependant, Louis XIII, ayant besoin d'un avis sage et sûr, se souvint de lui et le manda au Louvre.

Le vieillard se présenta à sa Majesté avec la grande barbe et le costume de son temps, d'une mode surannée sans doute, mais nullement ridicule. Les courtisans se plurent cependant à le dévisager effrontément et à plaisanter sottement sur son compte. Lors, le vieillard, les montrant du doigt, se tournant vers Louis et lui dit :

— Sire, quand le roi votre père me faisait l'honneur de me consulter, il faisait d'abord sortir les bouffons !

E. M.

NOEL AU BON VIEUX TEMPS

C'était une douce et solennelle veillée que celle de Noël dans la maison des grand'mères du bon pays romand aux jours préhistoriques où l'on prenait le temps de savourer la vie, où l'on ne prévoyait ni ne désirait l'électricité, les dirigeables, ni les mortiers de 420.

Voyez-vous, dans votre imagination, s'arranger la scène, comme une vieille estampe un peu effacée. La lampe de fer sur son support de bois dessine un petit cercle de lumière vacillante sur la table de noyer, près du poêle à banc de grès. Les garçons et les filles sont assis coude à coude sur le banc de cerisier qui court le long de la paroi. La mère-grand file en chantant :

Faisons éclater notre joie
Et louons notre Bienfaiteur.

Il faut finir la quenouille, sinon, l'ouvrage abandonné au soir de Noël jamais ne se terminerait. La tâche achevée et la rite transformée en un beau fil brillant, on court s'asseoir en rond autour de la cheminée. La flamme qui rougeoie semble vivante et mille langues de feu lèchent le bistre qui scintille. On va fondre les plombs et les fronts sont pensifs car les destins vont se révéler. Les aspérités diront les chagrins, les peines et les souffrances promises à la résignation. Les places lisses — les plus rares — seront des joies. Le bassin creusé dans le flan du métal sera le tombeau ouvert pour le cours de l'année. Ainsi chacun, d'un cœur avide et impatient, cherche à pénétrer l'avenir. Les yeux fermés, planter une épingle dans un livre de psaumes était encore, en cette veillée exceptionnelle, connaître les décrets d'en Haut.

Comme la jeunesse féminine est, par tradition, la plus curieuse et qu'une fille de vingt ans est bien excusable de tourner du doigt la page de son roman personnel pour voir si le nom inscrit au « chapitre suivant » est bien celui qu'elle désire, il est, en ce soir de Noël un moyen infaillible de lever tous les doutes et de rassurer son cœur. On écrit sur autant de billets qu'il y a de jeunes filles les prénoms des amis. On les roule et on les plonge dans un cône de sel ou un verre d'eau. Le cône brisé ou le billet ouvert sur l'eau mettent à découvert le nom du mari. Peut-être le procédé est-il encore bon... A moins qu'il ne faille pour qu'il soit efficace une candeur d'âme et une simplicité de cœur qui ne sont plus de monde dans notre monde désabusé. On pouvait encore, avec quelque bonne volonté, voir apparaître l'image du futur en se penchant sur le bassin de la fontaine. Ou bien, heurtant au « boîton », si le porc répondait par un grognement, on en pouvait conclure à la fâcheuse humeur du prétendant. Mais à tout prix, la bûche tirée du tas pour la flambée de fête devait être droite et ronde. Courbe et noueuse, elle promettait un mari bossu, ce qui n'est jamais flatteur pour une amoureuse bien faite de sa personne.

Tous les petits enfants qui croyaient mordicus à La *Tçauce Villhe* n'auraient pas manqué de s'en aller à la minuit, assourdissant le bruit de leur sabot sur la neige durcie, écouter au fond du verger les abeilles chanter Noël.

Enfin les ménagères intéressées à savoir ce que réservaient aux lessives et aux plantages les mois à venir n'avaient garde d'oublier de couper six oignons en 12 parts représentant les mois. Un peu de sel sur chaque moitié. Sel fondu, mois pluvieux. Oignon sec, mois chaud et sans pluie. Mathieu de la Drôme n'a jamais trouvé mieux.

Toutes ces pratiques dont nous sourions aujourd'hui, restes sans doute des vieilles mythologies déformées au cours des siècles, avaient pour elles qu'elles ne faisaient de mal à personne et n'entraînaient point de frais de matériel. Cela coûtait évidemment moins cher que la tireuse de cartes, la somnambule et le médecin scientiste de nos jours et donnait des résultats presque aussi sûrs.

———

L'HABIT ET LE MOINE

Histoire pour Noël.

Sir Frédéric Tway bourra le petit poêle d'un charbon graisseux et, placidement, vint se rasseoir à mon côté.

Des sifflets glacés décollaient le papier de la fenêtre et la bougie, plantée sur sa longue bouteille, lançait dans la pièce nos ombres fantastiques. Des cercles mal joints du fourneau-pipe, la houille ardente jetait un filet de cuivre sur le visage de mon voisin. Ce visage émacié, aux tempes anguleuses, ces yeux gris et ce teint glabre m'apparaissaient, dans la mi-ombre, comme le portrait rigide de l'un de ses hautains aïeux.

Eh ! oui ! Dans cette pauvre et bizarre cuisine de vieux garçon, sur ce tabouret bancal, était assis sir Frédéric Tway. Esquire, ajoutaient les rares enveloppes qui lui parvenaient encore du Lancashire. Il ne m'avait jamais ouvert le livre, sûrement merveilleux, de son passé. A peine m'avait-il parlé, en de rares minutes d'abandon, de sa famille, riche et considérée, de son frère, banquier

à Chicago. Je pressentais, à son humeur sombre mais résignée, qu'un différend grave l'en avait séparé à jamais. Et je savais, par ses récits, que vivant en farouche solitaire, il avait parcouru toutes les grandes villes, de Montmartre au Kremlin, de Westminster au Parthénon.

Nous étions grands amis. Lui se sentait attiré par ma jeunesse enthousiaste et moi, depuis notre première rencontre — il corrigeeait alors, chez mon ami l'imprimeur, les épreuves d'un gros bouquin grec — je fus séduit par son élégante affabilité, son savoir effarant et son existence de sage.

Un grésillement dit que la bougie mourait.

— Je crois, dis-je, qu'il serait temps...

Son accent anglais retentit, ironique et lent :

— C'était la dernière. Pardonnez-moi, cher, j'aurais dû vous prévenir...

Le dernier bout de mèche pétilla. Il se tordit et fléchit doucement dans la mare de suif. Dehors, les cloches invitaient à la grand'messe de minuit. La houille dégringolait dans le poêle et cette dernière lueur s'amincissait.

* * *

Sir Frédéric Tway, esquire, était correcteur d'épreuves, traducteur et horloger le plus souvent. Il professait des opinions terribles, prétendait n'aimer qu'un seul écrivain : Schopenhauer et résumait l'homme, ses désirs et ses passions en un mot: l'égoïsme. Tout, pour lui, était amour-propre et vanité. Et je combattais ses assertions ; je le qualifiais parfois d'adjectifs courtois mais virulents et qui le faisaient sourire. Je lui remontrais son existence même, sa sagesse, sa bonté. Mais, toujours, il me répétait :

— C'est encore une forme de l'égoïsme. Je le suis et je le serai parce que c'est le propre de l'homme.

Il me démontait et, ce soir-là, précisément, nous avions eu de longues et sévères controverses. J'en venais à me demander si cet Anglais ne cachait pas un cœur de pierre sous des dehors charmants.

Quelques cloches vibraient encore ; une pluie fine traçait de minuscules ruisseaux sur les vitres poussiéreuses et martelait le carré de papier jauni. Je collais mes yeux à ce qui restait de verre et vis, de l'autre côté du lac, trembloter les points lumineux de la côte de Savoie. J'allais tendre la main à mon terrible ami quand on frappa doucement à la porte.

Sir Frédéric Tway tourna calmement la poignée et j'entendis une voix humble et gênée :

— Excusez-moi, il est si tard, mais j'ai entendu votre voix... vous m'aviez tant recommandé...

Interloqué, je me demandais les motifs d'une visite si indue quand j'aperçus mon ami se pencher vers son établi. Vivement, je frottai une allumette. Et mes yeux purent voir Sir Frédéric Tway remettre à une femme humble et lasse une poupée minuscule et tout de rouge vêtue.

La porte se refermait péniblement. Mon ami s'assit et reprit de sa voix sereine :

— La fillette de cette pauvre femme est très malade. Je me suis souvenu de Christmas. Voilà tout.

Comme il était émouvant, après ce geste, mon simple et vieil ami. Ah ! sous la froide armature de sir Frédéric Tway, derrière cette bouche raisonneuse battait un cœur doux et bon. Je lui ai serré la main, avec plus de joie même qu'auparavant et je suis parti.

Le féliciter ? A quoi bon ! Je connaissais bien sa réponse :

— Mais non, cher, c'est encore une forme de l'égoïsme.

Henri Chappaz.

NOEL !

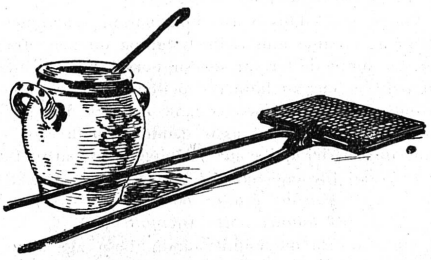
Tableau villageois.

C'est la veille de Noël !
Les cloches sonnent à la volée :
d'abord les deux petites au timbre clair,
comme l'argent,
puis la grosse cloche au son grave.
Leur grande voix, qui remplit le clocher,
s'échappe à travers les lucarnes
et va, dans la nuit de décembre,
porter partout la bonne nouvelle.

C'est le jour de Noël !
De nouveau les cloches sonnent.
Le ciel est gris, mais le village
a pris son air de fête.
Dans leurs beaux habits du dimanche,
ils s'en vont au sermon ;
sans se presser,
ils se rassemblent sur le seuil des portes.
Les femmes partent les premières ;
vêtues de noir, elles s'acheminent,
tenant leurs enfants par la main.
Les hommes viennent à leur tour,
à pas lents sur la route ;
ils prennent un air grave
sous le grand feutre noir à larges bords.
Ils vont sans hâte,
comme d'habitude,
parce qu'ils savent que le temps passe,
très lentement,
comme va l'eau dans la rivière.
Viennent les filles en jupes courtes ;
elles sont gaies, elles s'attardent,
elles font la causette et rient tout le temps,
parce qu'elles sont jeunes et jolies.
Dans le haut clocher de l'église,
les cloches sonnent à la volée
pour annoncer la bonne nouvelle.

C'est le soir de Noël !
Dans l'église où la foule se presse,
un grand sapin est allumé.
Les enfants sont assis autour de l'arbre
et leurs yeux brillent de convoitise,
parce qu'ils ont vu, près des bougies,
le long des fils d'argent,
des bonbons, des pétards et de belles oranges,
et tout en haut,
sur la dernière branche,
un grand polichinelle tout barbouillé de rouge.
Après les chants et la prière,
un grand silence descend de la voûte
et semble vouloir peser
sur la foule recueillie ;
mais la voix du pasteur se fait entendre,
une belle voix de basse
qui, par moment, monte et domine...
Le temps s'écoule...
Les bougies s'éteignent une à une ;
un rameau de sapin crépite sous la flamme,
et les enfants défilent devant l'arbre
pour recevoir leurs petites étrennes.
Puis on entend la voix de l'orgue
qui s'élève, puissante et grave,
pendant que la foule silencieuse
s'écoule lentement,
dans la nuit qui devient plus sombre.

Jean des Sapins.



LA CHANSON POPULAIRE

M. l'abbé Bovet, bien connu de tous nos chanteurs romands, a fait, il y a quelques jours, à Orbe, une très intéressante conférence sur la chanson populaire. Voici comment en rend compte la *Feuille d'Avis d'Orbe :*

Ce fut vraiment un privilège que d'entendre par la voix de M. l'abbé Joseph Bovet naître, fleurir en notes ailées, puis jaillir en gerbes musicales puissantes le chant du sol natal.

Les quelque cinq cents personnes qui bondaient la salle du Casino, lundi soir, ont senti à nouveau cette émotion unique, profonde et bienfaisante que ce grand artiste éveille inévitablement. Sa parole seule suffit à charmer, et il y ajoute aussitôt la magie du chant et celle de la musique. Il parle, il chante, il joue tout ensemble ; triple charmeur, il se répand, il se donne, il s'abandonne, il crée à toute minute :

Rêver, c'est savourer un charme très perfide, c'est s'envoler... Le rêve est nécessaire et bon... Il fait croire au bonheur, cet éternel absent.

Cet éternel absent ne le fut certes pas pendant les deux heures et demie que parla, que chanta, que joua le chaleureux artiste, mais grâce à lui il fut pleinement, délicieusement présent.

Où sont les belles veillées d'autrefois ? Et les histoires et les légendes que la famille chantait au coin du feu ? Le calorifère et le chauffage central les ont mis pour un temps en fuite. Mais, immortelles, elles ne sauraient disparaître, et elles vont, elles doivent renaître. Elles ont tant d'esprit et tant d'art que nous devons tout faire pour que nos enfants les rapprennent à leurs enfants. Et M. Bovet d'engager le bon combat. Parmi les histoires et les légendes populaires, voici d'abord les chansons historiques, fruits de la malice gauloise : « Le bon roi Dagobert », « Cadet Roussel », « Malborough », « M. de la Palice », « Au clair *de ta lume,* mon ami Pierrot », et les autres, fines et gaies comme des fables.

Viennent ensuite les légendes religieuses, les « Noël », si jolis dans la bouche des enfants : Le miracle de St-Nicolas, le manteau de St-Martin, la légende du Chevrier, (de Jean Aicard), Jésus s'endort (de Daudet), puis les larmes de Véronique, le baiser de Marie, toutes animées sans doute d'un sentiment religieux touchant, mais pleine tout autant de poésie.

Enfin les chansons profanes : le moine de la part-Dieu (de Veuillot), les chèvres de Gruyère, la reine Berthe, Jean l'Eclopé, le pauvre Jacqes, le troubadour du Comte Pierre (de Juste Olivier), toutes chansons à base historique, que M. Bovet a renouvelées, recomposées, mises en musique, créées avec un rare bonheur, parce qu'il a l'amour sûr de ces délicates vieilles choses.

Puis ce fut la large note suisse, jetée avec une vigoureuse netteté et un pathétique accent, dans le chant du Drapeau suisse (d'Isabelle Kaiser) qui dit l'indépendance et l'amour. M. Bovet encadra ce chant triomphal entre ceux des deux drapeaux fribourgeois et vaudois. Il nous apprit, suivant la légende, que le duc Berthold IV trouva dans une aventure de chasse les couleurs de sa libre ville. Egaré dans un bois, il dut passer une nuit chez un bûcheron qui le fit dormir entre un sac de farine et un sac de charbon ; au réveil, il était noir et blanc.

Enfin, tout exprès pour nous, M. Bovet a mis en belle musique le chant vaudois d'Eugène Monod : Voici les fils des laboureurs, des vignerons, des montagnards...

Que M. Bovet a donc bien fait de nous revenir! Qu'il a bien fait de nous rechanter tout simplement — la simplicité est l'art suprême —

Ces vieux airs du pays au doux rythme obsesseur,
Où chaque note est comme une petite sœur !

Qu'il a raison de vouloir la renaissance de cet antique trésor, plus beau, bien plus beau que tous les autres ! Qu'il connaisse tous les succès dans l'œuvre si belle et infiniment juste q'il a entreprise et à laquelle il s'est si admirablement donné, de toute son âme, de toute son âme superbe !

C. D.

Nos pigeons. — Un monsieur anglais et sa femme passent près du porche de l'église St-François; un malheureux pigeon laisse tomber un cadeau sur l'habit du gentleman, qui s'écrie : « Aoh ! le vilain animal... » puis il ajoute : « Areusement que les vaches n'ont pas des ailes, j'aurais été sali tout à fait.»

C. P.

A propos de la votation. — Deux fillettes se rencontrent dans la rue.

— Eh salut ! Germaine, d'où viens-tu ?

— Je viens de voir un appartement avec maman. Nous voulons déménager; papa trouve que la Pontaise est trop éloignée de son bureau. Tu comprends, comme depuis la votation du 3 décembre, on sera riche, nous voulons prendre un appartement qui soit dans les beaux quartiers.

C. P.